

ER.

FRANÇOIS-XAVIER CHENET

L'ASSISE DE
L'ONTOLOGIE CRITIQUE



philopsis
Essais et Recherches

Ce texte est la republication d'un ouvrage paru aux

Presses Universitaires de Lille



<http://www.septentrion.com>

Les textes publiés sont protégés par le droit d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite.

© Chenet - Philopsis 2008

Philopsis éditions numériques

<http://www.philopsis.fr>





CHAPITRE IV

QUESTIONS GÉNÉRALES RELATIVES AUX EXPOSITIONS MÉTAPHYSIQUES

I. Les concepts d'exposition, d'expositions métaphysique et transcendantale

L'exposition d'un concept ¹ est donnée par Kant en 1787 comme la « représentation distincte (quoique non détaillée ²) de ce qui appartient à un concept » ³. La *Méthodologie transcendantale* tient l'exposition pour un *ersatz* de définition. Définir, y lit-on, c'est proprement « présenter originairement le concept détaillé [*ausführ-*

¹. *Erörterung*, avec indication de son équivalent latin : *expositio*.

². Une représentation peut être *distincte*, à défaut d'être *détaillée*. Sur les différents degrés de notre connaissance et le sens d'*ausführlich* dans la logique kantienne, cf. la note à la p. 217, Pl. I, 1499-1500 et *Logique*, introd. VIII, Ak.IX, 58 sq ; tr. Guillermit, 64 sq.). L'exposition ne serait pas « détaillée », explique MELLIN, parce qu'il n'y est pas dit que l'espace a trois dimensions et que le temps n'en a qu'une (*Wörterb.*, II, 476 et 481). Elle ne le serait pas parce que l'on n'a précisément pas affaire ici à un concept, assure PIEROBON (*Fondation*, 184).

³. « *die deutliche (wenn gleich nicht ausführliche) Vorstellung dessen, was zu einem Begriffe gehört* ».

lichen] d'une chose à l'intérieur de ses limites »⁴. Or il n'est de définition possible que de concepts originaires *formés* [gemachte]⁵ : ni les concepts empiriques (eau, or), ni aucun concept *a priori* (substance, droit) ne peuvent être en ce sens définis ; il ne peut y avoir en philosophie que des *expositions* [Erörterungen] ou, identiquement, des *explications* [Erklärungen] de concepts donnés.

L'expression « *was zu einem Begriffe gehört* » signifie, si on la prend au sérieux – elle ne semble guère l'avoir été⁶ –, que cette « définition » est synthétique. Kant distingue en effet entre définition *analytique* (indiquant « ce qui se trouve dans un concept [*was in einem Begriffe liegt*] ») et définition *synthétique* (indiquant « ce qui appartient à un concept [*was zu einem Begriffe gehört*] »). Si la définition est synthétique, cela veut dire que l'exposition ne va pas consister dans une décomposition de ce que *contiennent* ces concepts (énoncer ce que nous pensons déjà en eux), mais qu'elle va énoncer les propriétés qui leur *appartiennent*⁷. La difficulté que l'on

4. *KdV*, A 727 / B 755 ; Ak.III, 477 ; MD, 1308 (TP, 501, très inexact : « exposer originiairement le concept explicite d'une chose *in concreto* »).

5. Si un concept est donné *a priori*, il n'est jamais possible de savoir s'il a été suffisamment analysé, si l'analyse du concept est exacte et complète. On n'a affaire qu'à une « explication » ou « exposition » du concept. L'exposition est ce par quoi un concept est rendu distinct.

6. Elle semble même à peine avoir été remarquée ; elle l'est toutefois par VAIHINGER (II, 155) et par WOHLFART (« Idee ? », 137-138).

7. Cf. *Logique*, § 102, Ak.IX, 151, tr. Guillermit, 151 ; cf. R 3920, Ak.XVI : « L'exposition est analytique lorsqu'il s'agit de ce que je pense déjà dans un concept universel [...], synthétique, lorsque j'ajoute ce qui lui appartient »).

Kant se contredit-il ici ? Il est vrai qu'il écarte la possibilité de définitions de concepts donnés *a priori*, mais cela interdit-il le travail d'explication ou d'exposition, *ersatz* de définition ? Il déclare certes que les définitions synthétiques ne sont possibles que des concepts mathématiques ou empiriques et qu'elles sont impossibles en philosophie, ou, ce qui revient au même, que les *propositions directement synthétiques* par [aus] *concepts* sont impossibles. On n'oubliera toutefois pas que la philosophie transcendante consiste en jugements synthétiques *a priori* indirectement synthétiques ou propositions *synthétiques indirectes* d'après [nach] *des concepts* (dans le chapitre de la « Discipline de la raison dans l'usage dogmatique » cette importante distinction se trouve brouillée, Kant y appelant la connaissance rationnelle philosophique qu'il oppose à la connaissance rationnelle mathématique, *Vernunftkenntnis aus Begriffen* ou *durch Begriffe*). La connaissance rationnelle philosophique ne peut être constituée ni de *dogmata* (propositions synthétiques *a priori* par simples concepts, ces « jugements di-

éprouve à considérer les *expositions* des concepts de l'espace et du temps comme quelque chose s'apparentant à des *définitions* pourrait venir de ce que l'on confond le genre avec l'une de ses espèces, la définition comme telle avec la seule définition analytique. Le concept d'exposition paraît cependant bien éloigné de celui d'une définition *stricto sensu*, même à la concevoir comme *synthétique*. Kant parlant, malgré tout, moins d'*exposition en général*, qu'il ne distingue entre une exposition *métaphysique* et une exposition *transcendantale* en assignant à la première la tâche de manifester *l'apriorité de ce concept*, peut-être convient-il de chercher l'explication de ce que Kant pense sous le nom d'*exposition métaphysique* en y voyant une variante de ce qu'il appelle ailleurs une *déduction métaphysique*⁸ ; là se trouverait la raison pour laquelle elle doit se dédoubler en exposition métaphysique et transcendantale. De même que la *déduction métaphysique* des catégories montre leur origine *a priori* – « par leur accord parfait avec les fonctions logiques générales de la pensée »⁹ –, l'*exposition métaphysique* des concepts de la sensibilité établit leur origine *a priori* ; de même que la *déduction transcendantale* des catégories est « l'explication de la manière dont les concepts *a priori* se rapportent aux objets »¹⁰, l'*exposition transcendantale* des concepts de la sensibilité établit leur prétention

rectement synthétiques par concepts » dont rêvent les dogmatiques), ni de *mathemata* (les propositions synthétiques *a priori* par construction de concepts que forment effectivement les mathématiciens), elle ne peut l'être que de principes [*Grundsätze*] ; « elle établit des principes certains non pas, il est vrai, directement par concepts, mais seulement par le rapport de ces concepts à ce quelque chose de tout à fait contingent qu'est l'*expérience possible* » (A 737 / B 765 ; Ak.III, 483 ; TP, 506).

⁸. La différence entre exposition et déduction est, selon B. ROUSSET, celle entre une preuve immédiate, fondée sur une évidence intuitive et une preuve plus laborieuse (cf. *Doctrine*, 88, n. 50).

⁹. *KdV*, B 159 ; Ak.III, 124 ; TP, 137. Il n'est qu'un usage de cette expression dans la *Critique*. « Déduction métaphysique » et « exposition métaphysique » sont des expressions forgées en B.

¹⁰. *KdV*, A 85 / B 117 ; Ak.III, 100 ; TP, 100. Il faut toutefois remarquer qu'en A la *déduction transcendantale* est opposée à la *déduction empirique* ; l'opposition du *transcendantal* au *métaphysique*, tant dans l'*Esthétique* que dans le § 26 dans l'*Analytique*, est le propre de la deuxième édition. Le concept de transcendantal est remanié en B.

à se rapporter *a priori* à des objets ¹¹, elle est l'explication de ces concepts comme de principes à partir desquels peut être saisie la possibilité de connaissances synthétiques *a priori* ¹².

*

Pourquoi appeler *métaphysique* la présentation du concept en tant qu'il est *donné a priori* ? ¹³ Bien des explications en ont été proposées. L'établissement de l'apriorité d'un concept est-elle appelée *métaphysique*, parce que Kant procède ici par pure analyse de concepts, comme c'est le cas en métaphysique ¹⁴, parce que la métaphysique a seulement affaire à des concepts *a priori* ¹⁵, parce que l'exposition procède à une analyse d'essence ¹⁶, parce que le propre de la métaphysique a toujours été de s'opposer aux prétentions de l'empirisme qui en est la négation ? ¹⁷ Parce que l'on n'y sort pas de la caractérisation intrinsèque du concept ? ¹⁸ On est tenté d'invoquer ici la part d'arbitraire de toutes les dénominations. Il est permis de penser, avec Gerresheim, que c'est parce qu'il envisage un

¹¹. On voit que l'innovation théorique introduite en 1787 dans l'*Esthétique* n'est pas absolue : Kant y applique seulement (à la suite des *Prolegomènes*) la distinction des deux tâches clairement représentée en 1781 en ce qui concerne les catégories.

¹². Cf. la définition initiale donnée au § 3. Cette définition paraît plus adéquate que celle de l'*Introduction*, même en B (« J'appelle *transcendantale* toute connaissance qui, en général, s'occupe moins des objets que de notre manière de connaître les objets en tant que ce mode de connaissance doit être possible *a priori* »).

¹³. On s'est aussi demandé ce que peut bien venir faire une exposition *métaphysique* au sein d'une *Esthétique transcendantale* (la même question se pose dans l'*Analytique* : que vient faire au sein d'une *Analytique transcendantale* une déduction *métaphysique* ?).

¹⁴. MELLIN, *Wörterb.*, II, 487, article *Erörterung*. — RIEHL, *Kritiz.*, 2ème éd., 444.

¹⁵. RAMEIL, *Raum*, 53. Cf. *Prol.*, § 4.

¹⁶. HEIDEGGER, *Interprétation*, § 7, 119. — PHILONENKO, *Œuvre*, 1, 109-110.

¹⁷. COHEN, *Erfahrung*, 3ème éd., 66 sq.

¹⁸. Est *métaphysique* l'exposition qui se limite au concept dont il est question, est *transcendantale* celle qui déborde des limites d'un concept et le situe par rapport à d'autres connaissances qui en proviennent (cf. PIEROBON, *Fondation*, 88).

problème traditionnel de la métaphysique¹⁹ en posant la question « Que sont donc espace et temps ? Sont-ils des substances, des accidents ou des relations ? » et que leur apriorité est établie dans cette perspective traditionnelle, que Kant qualifie de *métaphysique* son exposé et qu'il réserve le qualificatif de *transcendental* à son questionnement propre et inédit : comment des représentations *a priori* peuvent-elles avoir une valeur objective ? Mais, de toute façon, Kant définissant la *métaphysique* comme « l'inventaire, systématiquement ordonné, de tout ce que nous possédons par la raison pure »²⁰, faut-il s'étonner qu'il appelle exposition *métaphysique* la preuve de l'apriorité d'un concept ?

II. La logique des expositions

On parle communément, et il nous arrive de sacrifier à cet usage, d'*arguments* de l'espace et du temps, pour désigner les quatre ou cinq rubriques de leurs expositions métaphysiques. Or il importerait de rompre avec l'habitude invétérée d'interpréter les *numéros* sous lesquels les concepts d'espace et de temps sont exposés comme une suite d'*arguments*²¹ et de les tenir pour les *titres* sous lesquels

¹⁹. « Il faut se demander si le terme "transcendental" opposé à "métaphysique" ne sert pas simplement à caractériser la différence de sa propre thèse par rapport au point de vue dogmatique traditionnel ou de son propre système par rapport au point de vue de ses prédécesseurs » (GERRESHEIM, *Bedeutung*, 40).

²⁰. *KdrV*, A XX, Ak.IV, 13 ; TP, 10.

²¹. Dans la *Dissertation*, aucune indication ne précède les titres sous lesquels sont analysés le temps et l'espace. Du temps, par exemple, Kant énonce : son idée n'est pas donnée par les sens, mais supposée par eux – son idée est singulière – il est donc une intuition, et précisément une intuition pure – il est une quantité continue – il n'est rien d'objectif, ni de réel, etc. – quoiqu'il soit un être imaginaire, il ne laisse pas d'être un concept très véridique s'agissant des sensibles – il est donc un principe formel du monde sensible absolument premier. (Dans la R 4673, Ak.XVII, 636 in *Duisbourg*, 100-101, Kant mène son exposé du temps en cinq points : le temps est un – il est infini – il est nécessaire – toutes choses et leurs états y ont une place déterminée – il précède toutes les choses réelles et peut être connu *a priori*). En 1781, Kant procède à l'exposé de l'espace sans véritable entrée en matière (« Pour nous instruire là-dessus [pour savoir ce que sont l'espace et le temps], considérons [*betrachten*] d'abord l'espace ») ; en 1787, il déclare : « exposons [*erörtern*] d'abord le concept de l'espace, avant d'expliquer

Kant dresse *l'inventaire* le plus distinct possible de caractères remarquables²², énonce le résultat d'une analyse de propriétés qui doivent être retenues (caractères pertinents) pour répondre de façon avisée à la question expressément posée dans l'alinéa introductif du § 2. Kant souligne (en A) que : (1) l'expérience externe n'est possible que par la représentation d'espace ; (2) la représentation d'espace est la condition de possibilité des phénomènes, et non pas une détermination qui en dépende ; (3) l'apodicticité et l'universalité des principes géométriques ne peuvent venir que de la nécessité *a priori* qui s'attache à la représentation d'espace ; (4) on ne peut se représenter qu'un seul espace dont les parties sont les limites, non les éléments constituants ; il est donné par une intuition *a priori* par laquelle s'explique le caractère synthétique des principes géométriques ; (5) l'espace est représenté donné comme une grandeur infinie, ce qui implique qu'il soit représenté dans une intuition. Du temps, il souligne que : (1) ce n'est que sous la supposition du temps que la simultanéité et la succession sont représentables ; (2) le temps est une représentation nécessaire qui est au fondement de toutes nos intuitions ; (3) l'apodicticité et l'universalité des axiomes du temps ne peuvent venir que de la nécessité *a priori* qui s'attache à la représentation de temps ; (4) le temps est essentiellement un, il est donc représenté par une intuition ; c'est précisément sur cette intuition que repose la possibilité des propositions synthétiques relatives au temps ; (5) toute grandeur déterminée de temps (tout concept de temps) suppose originairement l'intuition du temps et de son infinité. Si, chemin faisant, espace et temps sont caractérisés comme représentés *a priori* ou comme représentés originairement par une intuition, cela n'autorise pas à faire de ces énoncés les *pièces d'un dispositif*, une suite de *moyens* pour démontrer qu'il s'agit d'intuitions *a priori*. Avec cette analyse de la nature et des fonctions de ces représentations, on entre d'emblée dans la réponse à la question posée : espace et temps ne sont pas des concepts de rapport, mais ce qui fonde de tels concepts ; ce ne sont pas des

ce qu'il entend par « exposition » et par « exposition métaphysique ». — Quoique Kant n'ait employé nulle part le terme d'*argument*, il a pourtant été adopté par tous.

²². L'interprétation de Reich a le mérite de se refuser à voir ici une suite d'*arguments*.

déterminations qui dépendent des phénomènes, mais des conditions de possibilité des phénomènes ; leur unité et leur infinité excluent qu'elles puissent être des concepts universels de rapport des choses.

Sont, par ailleurs, inadéquates toutes les interprétations qui veulent faire le départ soit entre des arguments de l'apriorité et des arguments de la nature intuitive de l'espace et du temps, soit entre des preuves directes et des preuves indirectes, soit entre des expositions positives et des expositions négatives. Il semble certes, à première vue, que, si l'on met de côté le troisième argument en A – dont Kant reconnaît, en B, qu'il n'est pas à sa place, encore qu'il le laisse subsister dans le cas du temps –, l'on ait affaire dans les expositions à deux paires d'arguments : les deux premiers numéros établissant l'apriorité des représentations d'espace et de temps, les deux derniers leur nature intuitive, mais l'apriorité et la nature intuitive de l'espace et du temps ne sont pas établies de façon absolument séparée et successive. Les deux premiers numéros établissent sans doute l'apriorité des représentations d'espace et de temps, ils montrent aussi *indirectement* qu'elles ne sont pas des *abstracta*, des concepts généraux formés par abstraction à partir de l'expérience empirique²³. Et les raisons mêmes qui imposent de faire de l'espace et du temps des intuitions exigent leur apriorité. On a donc affaire à quatre raisons d'affirmer leur apriorité (l'exposition métaphysique de l'espace et du temps est, d'après la définition que Kant en donne, *la mise en évidence de l'apriorité* de ces représentations). La thèse des deux premiers numéros se trouve confirmée par les deux suivants : aucun *totum analyticum* ne peut être représenté *a posteriori* ; l'expérience ne permet que la représentation d'*agrégats*. A titre de *totum analytica*, espace et temps sont donc représentés *a priori*. — Tout ce qui est représenté dans l'intuition empirique est toujours *donné fini* ; un représenté infini ne peut être qu'un représenté *a priori*. *En tant qu'ils sont représentés infinis, espace et temps sont donc représentés a priori.*

²³. C'est encore plus net dans la *Diss.* : « *Conceptus spatii non abstrahitur a sensationibus* », « *conceptus spatii est singularis repraesentatio, non [...] notio abstracta et communis* » (cf. THEIS : « Sources », 21, n. 42).

Une distinction entre des preuves directes et des preuves indirectes des théorèmes kantien, telle que l'envisage Vaihinger, ne paraît pas davantage recevable.

« La différence entre le premier et le second argument est dans le fait que le premier atteint son but *indirectement* alors que le second l'atteint *directement*. La voie la plus directe pour prouver l'apriorité est dans la preuve de la nécessité qui concerne cette représentation même ; c'est cette voie qu'emprunte le second argument alors que le premier porte sur la "possibilité de l'expérience" [...]. On peut caractériser pareillement la différence des deux derniers arguments : l'avant-dernier montre que l'espace n'est pas un concept en prouvant *directement* que font défaut à la représentation d'espace des qualités qu'a tout concept : l'universalité et la composition [...]. Dans le dernier argument, par contre, cet objectif est atteint par un *détour*, un caractère plus éloigné de l'espace, son infinité, est utilisé comme preuve »²⁴.

On aurait donc affaire à l'argumentation suivante :

Premier théorème (objectum probationis) : l'espace n'est pas une représentation empirique, mais *a priori*. *Preuves (argumenta probationis)* : A) preuve *indirecte* tirée de la priorité de la représentation d'espace sur toute perception externe. B) Preuve *directe* tirée de la nécessité de la représentation d'espace. a) Comme nécessité absolue pour le sujet représentant ; b) comme nécessité relative pour les objets représentés. — *Second théorème* : la représentation d'espace est originairement non un concept, mais une intuition. *Preuves* : A) preuve *directe* tirée : a) de l'unicité et b) de l'unité de la représentation d'espace ; c) confirmée par la nature synthétique de la géométrie. B) Preuve *indirecte* tirée de l'infinité de la représentation d'espace ; — en A : tirée de son illimitation ; — en B : tirée de l'innombrabilité de ses parties²⁵.

Nous ne voyons pas, en vérité, ce que peuvent avoir de proprement *indirect*, ou simplement de *moins direct*, les n° 1 et 4²⁶.

²⁴. VAHINGER, II, 261-262. Il n'en fait pas de même pour le temps. On remarquera les côtés boiteux de cette lecture : il y a deux preuves directes du premier théorème, mais trois preuves du second ; la preuve directe vient en premier dans le second théorème, alors qu'elle venait en second lieu pour le premier théorème.

²⁵. VAHINGER, II, 262-263. Nous traduisons et résumons.

²⁶. On n'a pas proposé, que nous sachions, de distinguer entre des arguments ostensifs et apagogiques. Si les deux premiers numéros de l'espace sont ostensifs, les n° 3 et 5

On ne peut suivre davantage, nous semble-t-il, Heidegger qui distingue entre des expositions négatives et des expositions positives.

« Les quatre étapes [*Stufen*] similaires de l'exposition sont ainsi construites que la première est négative, énonce ce que l'espace et le temps ne sont pas ; la seconde est positive. Naturellement, même dans les expositions négatives, une caractéristique positive doit également apparaître. Présentées conjointement, les expositions disent ceci : 1° Espace et temps *ne sont pas* des concepts empiriques. 2° Espace et temps *sont* des représentations nécessaires *a priori*. 3° Espace et temps *ne sont pas* des concepts discursifs, c'est-à-dire généraux. 4° Espace et temps *sont* des grandeurs infinies données »²⁷.

ont une allure apagogique (*Wäre..., so würden... Sie hätten also... / Wäre es nicht..., so würde...*) Le n° 3 disparaît en B et le n° 5 perd ce tour apagogique en B. Les n° 2 et 5 du temps sont ostensifs, les n° 1, 3 et 4 comportent un aspect apagogique (*das Zugleichsein... würde..., wenn... nicht läge / denn diese würde... Wir würden... / Auch würde...*). Nous ne voyons pas ce que l'on peut en conclure. — Il est, par ailleurs, difficile d'admettre que Kant puisse vouloir procéder apagogiquement, cette démarche étant proscrite en philosophie transcendantale. Mais il est vrai que le raisonnement destiné à marquer l'apodicticité de l'*Esthétique*, dans la seconde partie des premières remarques générales, paraît singulièrement apagogique — il rappelle les démonstrations de la cosmologie rationnelle (cf. PIEROBON, *Fondation*, 228) — et que Kant semble, lui-même, le tenir pour tel (cf. le passage cité par VAIHINGER, II, 472 : « Même à défaut de preuves directes que les objets des sens ne sont pas des choses en soi, la mathématique pourrait le rendre manifeste, de façon apagogique »). Kant oppose toutefois à la preuve *indirecte* de l'idéalité de l'espace et du temps apportée avec la solution des anomalies mathématiques, sa preuve *directe* donnée dans l'*Esthétique* (A 506 / B 534 ; Ak.III, 347-348 ; TP, 381) par quoi il faut comprendre précisément l'exposition transcendantale : « L'idéalité de l'espace et du temps est ainsi prouvée indirectement [...], mais je l'ai prouvée aussi directement, précisément par le fait qu'il existe des connaissances synthétiques *a priori* qui sont impossibles sans une intuition *a priori* (pure), qu'enfin une intuition pure dont la forme ne se trouverait pas dans le sujet avant l'objet est impossible » (R 5962, Ak.XVIII, 403).

²⁷. HEIDEGGER, *Interprétation*, 119-120 (nous soul.). HERDER présente les choses de façon semblable, pour l'espace tout au moins (cf. *Metakritik*, 57). — Pour COHEN, seul le premier argument a un caractère négatif (*Erfahrung*, 95 : « des quatre thèses sur l'espace, seule la première est exprimée négativement ; la troisième conclut sur une détermination positive ») ; pour PHILONENKO, par contre, « la première proposition qui concerne l'espace est négative » (*Œuvre*, I, 81), ainsi que le troisième argument (en B) de l'espace (82). « On sait l'importance qu'attachait Kant, à juste titre, à la formulation *négative* de la première proposition » (*Schopenhauer*, 53), mais il ne l'atteste qu'en renvoyant à COHEN (dans ce texte comme dans son *Œuvre de Kant*). COHEN fait un *distingo* entre *n'être pas un concept empirique* et *être a priori*. Le premier argument établirait seulement que l'espace n'est pas un concept empirique, « la face positive de la

Cette lecture se fonde évidemment sur le tour négatif des n° 1 et 4 (en A = 3 en B) pour l'espace : « L'espace n'est pas un concept empirique » / « L'espace n'est pas un concept discursif », des numéros 1 et 4 pour le temps : « Le temps n'est pas un concept empirique » / « Le temps n'est pas un concept discursif »... Mais le problème est de savoir si l'expression positive de ce que sont espace et temps est à chercher dans le numéro suivant ou si elle ne se trouve pas dans la suite même du numéro. Observons que si le n° 2 (« l'espace est une représentation nécessaire, *a priori* ») peut paraître la contrepartie positive du premier, tel n'est pas le cas du quatrième (« l'espace est représenté comme une grandeur infinie *donnée* » en B) ; même chose pour le temps ; ensuite, que la contrepartie positive des numéros 1 et 3 se trouve dans le corps même de ces numéros. Rappelons la conclusion du premier : l'espace n'est pas tiré de l'expérience externe, mais au contraire [*nicht... sondern*] l'expérience externe n'est d'abord possible que par lui. Le temps n'est pas dérivé d'une expérience quelconque, en effet si la représentation du temps ne servait *a priori* [*wenn... nicht a priori*]... Et la conclusion du troisième (en B) : il s'ensuit [*hieraus folgt*] qu'il est une intuition *a priori* qui est au fondement de tous les concepts que nous en avons. Pour le temps : mais il est une forme pure de l'intuition sensible [*sondern eine reine Form*]. Ces expressions ne sont pas de simples « caractéristiques positives », comme l'écrit Heidegger, au sein d'« expositions négatives » ; il s'agit bel et bien de ce qu'est *positivement* l'espace. Le tour négatif utilisé par Kant correspond à une *intention polémique*, il signifie la *dénonciation de deux erreurs* sur l'espace qui sont, tour à tour, combattues à l'aide de deux observations : l'espace n'est pas abstrait des sensations, l'espace n'est pas un concept universel. « L'espace n'est pas un concept tiré de l'expérience [...] ; il n'est pas non plus un concept de la raison »²⁸.

Le premier et le troisième numéros (en B) sont certes les seuls à s'ouvrir sur une formule négative, mais le deuxième et le quatrième auraient pu être semblablement présentés. Il se trouve seu-

thèse n'est pas encore prouvée ; seule l'exposition transcendante peut apporter cette preuve » (97).

²⁸ R 4180, Ak.XVII, 407, datant des années 70.

lement que Kant n'a pas répété la détermination refusée pour l'espace et le temps, qu'il s'est contenté de la placer au début du premier numéro de chaque paire : ce n'est pas au seul premier numéro de chaque paire que revient la tâche d'établir qu'espace et temps *ne sont pas* des *Erfahrungsbegriffe*, tandis qu'il incomberait au second la tâche de déterminer *ce qu'ils sont*, mais aux *deux* premiers conjointement ; de même, n'est-ce pas au seul avant-dernier numéro qu'est assignée la tâche d'établir que l'espace et le temps *ne sont pas* des *Vernunftbegriffe*, le dernier nous faisant seul connaître positivement *ce qu'ils sont*, mais il revient aux deux derniers d'écarter conjointement qu'espace et temps soient des concepts et de manifester qu'ils sont des intuitions.

Kant aurait pu écrire : 1° l'espace et le temps ne sont pas des concepts empiriques, mais des représentations *a priori*, en effet *primo*, pour que je puisse rapporter certaines sensations... / pour que la simultanéité ou succession tombe sous la perception... ; *secundo*, il est impossible de former la représentation que l'espace n'existe pas... / il est impossible d'exclure le temps des phénomènes... ; 2° l'espace et le temps ne sont pas des concepts universels, mais des intuitions pures, en effet *primo*, on ne peut jamais se représenter qu'un seul espace... / on ne peut se représenter qu'un seul temps ; *secundo*, l'espace est représenté donné infini / le temps est originaiement représenté illimité.

Dans la démonstration kantienne, d'ailleurs, établir ce qu'espace et temps ne sont pas, *c'est identiquement établir ce qu'ils sont* – et ce pour deux raisons : tout d'abord parce qu'il n'y a jamais dans la pensée kantienne que deux possibilités : représentation *a posteriori* ou bien représentation *a priori* ; concept ou bien intuition ; ensuite parce que ce qui sert à établir ce qu'espace et temps ne sont pas, c'est toujours ce qu'ils sont. L'espace n'est pas une représentation *a posteriori* parce qu'il est au fondement de l'expérience externe elle-même ; il n'est pas un concept universel parce qu'il est une représentation donnée par un seul objet, c'est-à-dire *une intuition*. Loin que Kant procède d'une détermination négative à une détermination positive de l'espace comme du temps, c'est toujours la considération de la détermination positive que l'on trouve au fondement du rejet de la détermination qui ne leur convient pas ; cette pratique

présente d'ailleurs l'inconvénient d'appeler sur l'argumentation l'accusation de pratiquer la pétition de principe en guise de preuve ²⁹.

*

Examinons pour finir les vues de Klaus Reich qui procèdent autant d'une interrogation sur le *concept d'exposition* que d'un souci de surmonter la *dispersion de l'argumentation* et d'écarter le soupçon que cette exposition puisse être menée *au petit bonheur* ³⁰. Considérant que les expositions *métaphysiques* (en B) portent sur l'espace et le temps comme objets « ainsi que c'est réellement nécessaire dans la géométrie » ³¹, ou, si l'on préfère, sur l'espace et le temps comme « intuitions formelles », et pas du tout comme « formes de l'intuition », Klaus Reich juge que l'on a affaire dans ces expositions à un travail de *détermination catégoriale progressive des concepts de l'espace et du temps* ³² : espace et temps seraient successivement dé-

²⁹. Toutes les analyses qui font de l'espace et du temps des concepts empiriques sont écartées de façon décisive par la simple mise en évidence de leur rôle de présupposés : *ils ne sont pas des concepts empiriques parce qu'ils sont précisément les conditions a priori des représentations à partir desquelles on voudrait les engendrer*. Espace et temps ne peuvent être des représentations dérivées de l'expérience parce qu'elles sont *a priori* au fondement de l'expérience. L'espace ne peut être une représentation formée à partir de l'expérience externe des choses étendues, parce que sans la représentation préalable de l'extériorité nous n'aurions pas d'expérience externe. *Mutatis mutandis* pour le temps.

³⁰. Cf. *KdV*, § 10.

³¹. *KdV*, B 160 ; Ak.III, 125 ; TP, 138 n.

³². REICH, *Vollständigkeit*. PIEROBON (*Fondation*, 183 sq) cherche aussi à comprendre la succession des déterminations de l'espace et du temps dans leurs expositions métaphysiques à la lumière de l'*Analytique*. Il soutient que l'*Esthétique* et la *Logique* sont « exposées et déduites suivant le même cavevas » : les déterminations de l'espace et du temps dans les expositions métaphysiques répondraient, terme à terme, aux réquisits formulés au début de l'*Analytique transcendantale* envers les éléments purs de l'entendement : il faut s'assurer 1. que l'on a affaire à des concepts purs, 2. à l'entendement, 3. à des concepts élémentaires, 4. que leur table est complète. Le N° 1 répondrait à ce premier réquisit et ainsi de suite. Cette interprétation n'a rien de convaincant (elle écarte le fait de la division de l'exposition en cinq moments — en A tout au moins, maintenue pour le temps en B). Le même fil conducteur architectonique conduit notamment l'auteur à vouloir que, dans l'*Esthétique*, l'espace soit au temps ce qu'est l'*Esthétique* à l'*Analytique* et que les quatre remarques générales soient ordonnées à la table des catégories.

terminés de façon complète sous les catégories de modalité, de relation, de qualité et de quantité qui épuisent les moments de l'entendement : le premier numéro interroge en effet les concepts d'espace et de temps dans leur rapport à la faculté de connaissance³³, le deuxième traite de leur rapport aux phénomènes dont ils sont les substrats à titre de conditions de possibilité, l'avant-dernier numéro les détermine du point de vue de leur qualité comme essentiellement uns et le dernier numéro les détermine du point de vue de leur quantité comme des grandeurs infinies données. Le caractère nécessairement analytique d'une exposition métaphysique expliquerait le fait qu'ils soient déterminés dans l'ordre inverse de l'exposé des catégories³⁴.

L'exposition de l'espace, autant que celle du temps, paraît toutefois difficilement comparable à la constitution d'une table comme celle du rien³⁵ ou comme celle des déterminations qui conviennent à un être pensant en général³⁶. Il faut, d'autre part, beaucoup de bonne volonté pour rapporter les déterminations de l'espace et du temps aux catégories. Sans doute peut-on rapprocher les troisième et quatrième numéros des catégories de qualité et de quantité, mais il est plus difficile de se convaincre qu'espace et temps sont déterminés d'abord sous le rapport de la modalité, puis de la relation. Si Kant déterminait dès 1781 l'espace et le temps suivant les catégories, aurait-on *cinq* rubriques ? Sans doute a-t-il éliminé le troisième numéro de l'espace, mais s'il suit le *Leitfaden* catégorial, comment peut-il avoir laissé subsister celui du temps ? Kant aurait-il laissé passer l'occasion, lui qui attribue tant de vertus à la table des catégories, de dresser une table ou, à tout le moins, de mentionner le service rendu ici par le fil conducteur de la détermination catégoriale, sinon dans l'*Esthétique* elle-même où il lui aurait fallu, pour cela, anticiper sur la *Logique transcendantale*, du moins

³³. Cf. *KdV*, A 219 / B 266 ; Ak.III, 186 ; TP, 200.

³⁴. REICH s'appuie ici sur la *topique de la psychologie rationnelle* (A 344 / B 402 ; Ak.III, 264 ; TP, 280) où Kant distingue entre un *enchaînement synthétique* des catégories et une *méthode analytique* (B 416-418 ; Ak.III, 273 ; TP, 298-301) .

³⁵. *KdV*, A 290-292 / B 346-349 ; Ak.III, 232-233 ; TP, 248-249.

³⁶. *KdV*, B 419 ; Ak.III, 273 ; TP, 301.

après coup ? Si Kant n'avait pas mentionné ici le rôle de fil conducteur joué par la table des catégories pour ne pas anticiper sur la *Logique transcendante*, il aurait pu récurremment le faire. C'est négliger aussi d'une part que le terme d'*exposition* n'appartient qu'à la seconde édition, qu'il tient à la partition de l'exposé en expositions *métaphysique* et *transcendantale*, que Kant baptise, d'autre part, *déduction* dans l'*Analytique* ce qu'il appelle *exposition* dans l'*Esthétique* ³⁷.

On n'est toutefois heureusement pas condamné à opter entre une exposition menée suivant le fil conducteur catégorial et une exposition purement rhapsodique. Nous avons vu que l'exposition a une logique. Ajoutons que, comme l'observe Fischer, la réponse à la question posée dans le premier alinéa du § 2 (que sont donc espace et temps ?) passe naturellement par l'itinéraire suivant : *d'où* proviennent ces représentations ? *Quelle est leur nature* ? L'énoncé de l'apriorité de l'espace et du temps a une certaine priorité logique sur celui de leur nature d'intuition pure : l'espace et le temps apparaissent d'abord à l'analyse comme n'étant pas des représentations tirées de l'expérience ; c'est sur cette base que naît la question de savoir *alors* s'ils ne seraient pas des concepts de l'entendement ³⁸. La marche de l'exposition est aussi logiquement commandée, comme le souligne justement Riehl, par la nature même du concept d'*intuition pure* lequel consiste en une *double négation* ³⁹. L'exposition de

³⁷. « Nous avons suivi plus haut jusqu'à leur source, au moyen d'une déduction transcendante, les concepts d'espace et du temps et nous en avons ainsi expliqué et déterminé la valeur objective *a priori*. » (A 87 / B 120-121 ; Ak.III, 101 ; TP, 101). « Notre déduction transcendante des concepts de l'espace et du temps explique également la possibilité d'une mathématique pure qui pourrait sans doute être accordée, mais en aucune façon comprise sans cette déduction » (*Prol.*, § 12, Ak.IV, 285, tr. Gibelin 47 ; nous soul.). En A, Kant oppose à la déduction transcendante de certains concepts, la déduction *empirique* qui convient à ceux qui sont fournis seulement par l'expérience ; en B, il oppose, à une déduction transcendante une déduction *métaphysique*. Kant appelle désormais *métaphysique* ce qu'il appelait en 1781 *transcendantal*. La déduction *métaphysique* établit l'apriorité d'une représentation, la déduction transcendante rend compte de sa nécessaire valeur pour l'expérience.

³⁸. FISCHER, *Kant*, I, 330-331. — DAVAL, *Métaphysique*, 29.

³⁹. RIEHL, *Kritiz.*, I, 2ème éd., 450-451. Cf. la R 4180, déjà citée. Les formules négatives de l'exposition expriment *les deux négations successives constitutives du concept*

l'espace et du temps doit, pour cette raison, procéder en deux temps et nier *tour à tour* que l'espace ait les caractères d'une sensation et ceux d'un concept. Kant montre qu'il faut admettre le concept d'une représentation qui, pour n'être pas empirique, pour n'être pas une impression, n'est *toutefois* pas un concept universel, que l'apriorité de cette représentation ne conduit pas à la rapporter à l'entendement, que l'on doit admettre un type de représentation qui échappe à l'alternative classique de la sensation et du concept.

III. Distinction et ordre des expositions de l'espace et du temps s'imposent-ils ?

Kant a voulu exposer les concepts d'espace et de temps de façon strictement parallèle et faire correspondre à chaque détermination de l'un une détermination semblable de l'autre : a) l'espace n'est pas un concept empirique / le temps n'est pas un concept empirique ; b) l'espace est une représentation nécessaire *a priori* qui sert de fondement à toutes les intuitions extérieures / le temps est une représentation nécessaire qui sert de fondement à toutes les intuitions ; c) sur la nécessité *a priori* de l'espace se fonde la certitude apodictique des principes géométriques / sur la nécessité *a priori* du temps se fonde la possibilité des principes apodictiques concernant les rapports de temps ; d) l'espace n'est pas un concept discursif / le temps n'est pas un concept discursif ; e) l'espace est représenté donné comme une grandeur infinie / la représentation originaire de temps est donnée comme illimitée.

Le parallélisme est si étroit dans les thèses comme dans l'argumentation elle-même que l'on est en droit d'estimer que Kant aurait pu faire l'économie d'une double exposition. On ne peut imputer le procédé d'une exposition distincte au souci d'étoffer l'*Esthétique* : Kant n'avait certainement pas ce souci ; on sait, en effet, qu'il travaillait originellement à une œuvre qu'il voulait brève. Le plus obvie est sans doute de l'imputer au souci méthodologique, déjà à l'œuvre dans la *Dissertation*, d'examiner séparément ces deux

d'intuition pure : l'intuition pure est la représentation qui n'est pas tirée de l'expérience et qui n'est *pourtant pas* un concept pur de l'entendement.

représentations en tant qu'elles sont distinctes et au souci pédagogique de convaincre que, les mêmes remarques devant être faites de l'un comme de l'autre, il convient donc de leur conférer un même statut. Notons tout de même que la séparation des expositions n'a en tout cas paru ni impérative, ni même utile, aux apologistes de la doctrine, comme Schultz, comme à ses censeurs comme Hausius, ni même à Kant dans les *Prolégomènes* ou dans les *Progrès de la métaphysique*.

Il est loisible de se demander si, sur la base du principe admis d'une exposition séparée, le temps n'aurait pas pu être exposé en premier, comme dans la *Dissertation*. Comme l'exposition du temps ne suppose pas plus l'exposition préalable de l'espace que celle de l'espace ne suppose celle du temps, comme ces expositions ne prennent à aucun moment appui l'une sur l'autre, l'ordre entre ces deux expositions paraît essentiellement contingent ou arbitraire bien qu'il y ait, sans doute à ce choix diverses raisons : le caractère exemplaire de l'espace de par la science synthétique *a priori* à laquelle il donne lieu ; le fait que le temps ne soit qu'une intuition pure qu'en un sens spécial et qu'il ne puisse d'être représenté que « suivant » l'espace ; la conscience dénégative que seule la démonstration menée sur l'espace est convaincante et apodictique ; le fait que la pensée de l'espace a été première chez Kant, qu'elle joue le rôle moteur, que la pensée de l'espace a chez Kant une valeur paradigmatique ; enfin le rôle charnière du sens interne entre l'*Esthétique* et l'*Analytique*.

IV. Kant n'aurait-il pas pu ou dû faire intervenir ici d'autres considérations ?

A. Le paradoxe des objets non congruents

Pourquoi, tout d'abord, Kant ne mentionne-t-il pas le fameux paradoxe des objets non congruents ? Ne se prive-t-il pas là d'un argument assez remarquable dont il usait dans la *Dissertation* et qui a joué un rôle majeur dans son évolution intellectuelle ?

D'abord exposé dans l'Essai de 1768 sur les *Régions de l'espace* pour y établir la *réalité propre* de l'espace contre la doctrine leibnizienne qui la réduit à un ordre de rapports, le paradoxe des objets non congruents figure dans la *Dissertation* au § 15 C, au milieu d'autres arguments pour manifester que l'espace est une *intuition*, qu'il ne relève pas de l'entendement mais de la *sensibilité*. Le fait que certaines propriétés spatiales ne se laissent pas définir discursivement, qu'elles soient imperméables à l'entendement si l'on peut dire, prouve que l'espace concerne la représentation sensible des choses et non leur représentation par l'entendement et, partant (dans le contexte de la *Dissertation*), qu'il ne concerne pas les choses telles qu'elles sont. Les axiomes sont vus *in concreto* dans l'intuition et non conclus de quelque notion universelle ; ce qui, dans un espace donné, va dans la même direction et ce qui va en sens contraire, ne peut être défini discursivement, c'est-à-dire ramené à des caractères intellectuels par aucune finesse mentale ; des solides semblables et égaux, des triangles sphériques de deux hémisphères opposés sont substituables pour l'entendement, mais ils ne sont pas congruents dans l'espace.

Le paradoxe des objets symétriques n'est évoqué ni dans l'*Esthétique transcendantale*, ni dans la *Critique*, en 1781 comme en 1787. A cette éclipse singulière, on peine à trouver une explication pleinement satisfaisante⁴⁰ : on ne peut l'expliquer, en tout cas, par une renonciation à l'argument puisque Kant y attache encore la plus grande importance en 1783 et en 1786⁴¹. Kant invite, en effet, au § 13 des *Prolégomènes*, ceux qui ne peuvent encore se défaire de l'idée que l'espace et le temps sont des qualités effectives, inhérentes aux choses en soi à exercer leur perspicacité sur le paradoxe des objets symétriques afin qu'après avoir échoué à le résoudre ils en viennent à « soupçonner [*vermuten*] que peut-être la réduction de l'espace et du temps à de simples formes de notre intuition sensible

⁴⁰. L'exposition métaphysique étant surtout tournée contre Leibniz, l'argument des objets non symétriques s'avérerait topique. On comprend donc mal que Kant se prive d'un argument *manifestant* que l'espace ne peut être pris pour une simple relation.

⁴¹. Il serait un élément trop *factuel* dans une *Esthétique* visant à l'apodicticité (RAMEIL, *Raum*, 47).

pourrait être fondée »⁴². Le paradoxe se trouve donc ici investi d'une fonction encore plus importante que dans la *Dissertation*. Il fait éclater l'idéalité de l'espace (et du temps). Si deux choses sont identiques, elles doivent être substituables. Il en va bien ainsi pour les figures planes, mais pas pour diverses figures sphériques. Il y a une différence *interne* des triangles sphériques ayant pour base commune un arc de l'équateur et ayant des angles et côtés égaux « qu'aucun entendement ne peut indiquer comme intrinsèque ». Kant évoque ensuite le cas des mains ou des oreilles : des différences entre choses parfaitement identiques que l'entendement ne peut concevoir. Ces choses distinctes dans l'espace mais identiques conceptuellement ne sont donc pas des représentations des choses telles qu'elles sont en soi et telles que l'entendement pur [*der pure Verstand*] les connaîtrait, mais « des intuitions sensibles, c'est-à-dire des phénomènes dont la possibilité repose sur la relation de certaines choses inconnues en soi à quelque chose d'autre, à savoir à notre sensibilité »⁴³.

On se tromperait totalement, en s'attachant notamment à des expressions telles que *der pure Verstand* ou *der bloÙe Verstand*, à imputer cette vue à une conception dogmatique de l'entendement qui persisterait au sein de la pensée critique ; la suite du passage montre qu'il n'en est rien et que l'absence de cet argument dans l'*Esthétique* de la *Critique* ne s'explique certainement pas *parce qu'il serait incompatible avec le point de vue critique*. Les faits d'orientation prouvent et continueront de prouver, aux yeux de

⁴². *ProL*, § 13. Nous avons du mal à voir en quoi le paradoxe des objets symétriques dans l'espace peut prouver l'idéalité du temps lui-même, sauf à considérer que tout ce qui vaut de l'espace vaut *ipso facto* du temps. On invoque souvent l'*irréversibilité du temps* comme équivalent pour le temps de ce paradoxe spatial, mais l'irréversibilité n'est pas une propriété du temps en lui-même dans la *Critique*. LACHIÈZE-REY signale un passage de la RG II : « Et c'est uniquement de cette manière que [le pouvoir d'avoir conscience de soi] peut produire une intuition de soi-même, mais la forme de cette intuition qui lui préexiste dans l'esprit à titre de fondement détermine dans la représentation du temps la manière dont le divers est réuni dans l'esprit ». On peut voir dans ce passage, comme dans d'autres de la déduction transcendantale B, l'*affirmation du primat du tout du temps sur le divers qui est en lui et donc l'équivalent pour le temps de ce qu'établissent relativement à l'espace les faits d'orientation* (*Idéalisme*, 351, n. 4).

⁴³. *ProL*, § 12, Ak.IV, 28 ; tr. Gibelin, 49.

Kant, l'idéalité de l'espace. Ils signifient que la détermination interne d'un espace n'est possible que par la détermination de sa relation à l'espace tout entier ; ils signifient, en d'autres termes, *l'unité absolue de l'espace*. Ils signifient que dans l'espace le tout est la condition de la partie, que l'espace est un *totum analyticum*⁴⁴. Or ce ne peut être que pour la sensibilité qu'il peut exister des *tota analytica*. L'espace n'est donc pas une forme objective de l'être, mais rien que la relation à notre sensibilité de certaines choses en soi inconnues.

Kant considère à nouveau ce paradoxe dans les *Premiers principes*, au chapitre de la Phoronomie (Déf. 2, Rem. 3). Il y a une différence interne des limaçons qui sont semblables et même identiques en tout point mais dont une espèce est enroulée en spirale vers la droite, l'autre vers la gauche ; des houblons dont les uns s'enroulent en tire-bouchon autour de leur échelas contre le soleil, les autres suivant le soleil, etc. Ces différences ne peuvent pas du tout être réduites à des concepts distincts, ni par suite être expliquées d'une façon intelligible. Elles sont données et non conçues par l'entendement : *dari, non intellegi*. Ces faits fournissent une « bonne preuve à l'appui de la thèse que voici : l'espace en général ne fait pas partie des propriétés ou des rapports des *choses en soi*, car ces propriétés et ces rapports se réduisent nécessairement en concepts objectifs »⁴⁵.

Comme les *Prolégomènes* donc, les *Premiers principes* voient dans les faits d'orientation une preuve de l'idéalité de l'espace. Le fait que certains rapports spatiaux ne peuvent se ramener à des concepts distincts et être définis de façon intelligible prouve que l'espace n'appartient qu'à la forme subjective de l'intuition sensible. Si l'espace était connu par l'entendement, si l'espace était une chose pour l'entendement, il n'y aurait pas de tels rapports. Vaihinger considère que toute l'argumentation, en 1783 comme en 1786, re-

44. « La détermination interne de tout espace n'est possible que par la détermination de sa relation extérieure à l'espace entier (la relation au sens externe) dont il est une partie, c'est-à-dire que la partie n'est possible que par le tout », *Prolog.*, § 13, Ak.IV, 286 ; tr. Rivelaygue, Pl. II, 55.

45. *Principes*, Ak.IV, 484 ; tr. De Gandt, Pl. II, 383-384.

pose sur le présupposé que les choses en soi sont des objets de l'entendement pur ; l'espace est déclaré idéal parce que des objets pourtant conceptuellement identiques sont différents dans l'intuition. Il s'agirait d'une rechute dans le dogmatisme ou d'une survivance du point de vue dogmatique au sein de la période critique. Il est difficile, toutefois, d'admettre que Kant persiste à penser que les choses en soi sont les choses telles qu'elles sont pour l'entendement et qu'il demeure donc encore en 1783-1786 sur des positions de 1770. Sans doute dit-il que l'espace n'appartient pas aux choses en soi parce que certaines propriétés de l'espace ne peuvent être définies discursivement, ce qui semble impliquer un point de vue pré-critique. Mais on peut et on doit aussi comprendre que l'espace est idéal parce que *les propriétés qu'il présente n'ont de sens que dans l'intuition, donc pour la sensibilité, c'est-à-dire la réceptivité de l'esprit*. Bien que Kant paraisse ici prêter à l'entendement un rapport privilégié avec les choses en soi, nous pensons qu'il déduit l'idéalité de l'espace exclusivement de son rapport à la réceptivité de l'esprit prouvée par sa nature intuitive. L'espace n'est pas idéal parce que l'entendement ne peut pas concevoir la différence interne qu'il y a entre une main *gauche* et une main *droite* ; *il est idéal parce que cette différence ne peut être appréhendée que dans l'intuition, et qu'elle a donc rapport avec la sensibilité qui n'est que la réceptivité de nos impressions*.

Terminons ce passage en revue des occurrences de ce thème dans l'œuvre kantienne par l'article *Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ?* Il n'est pas, à proprement parler, question de ce paradoxe mais Kant y évoque cette « faculté de différenciation par le sentiment de la gauche et de la droite » qui nous a été donnée par la nature, ce « principe de différenciation subjectif [...] par lequel nous déterminons une différence *a priori* dans la disposition des objets »⁴⁶ sur le modèle de laquelle il se propose de penser analogiquement un principe d'orientation dans la pensée.

Que penser donc de l'absence d'allusion à ce paradoxe dans la *Critique* ? On ne peut retenir que Kant l'écarte parce qu'il ne serait pas en mesure de fournir un équivalent pour le temps, car la

⁴⁶. *S'orienter*, Ak.VIII, 134-135 ; tr. Philonenko, 77 et commentaire, 66-67.

dissymétrie argumentative existe dans la *Dissertation*, n'y gêne pas Kant et l'on ne voit pas qu'il puisse y avoir là motif suffisant pour se priver d'un argument, d'autant que Kant n'hésite pas à étendre d'autorité au temps ce qu'il établit du seul espace. Constitue un motif supplémentaire et considérable d'étonnement le fait qu'il n'y ait pas fait allusion dans une remarque générale supplémentaire en B, alors même qu'il invite dans les *Prolégomènes* à méditer ces faits d'orientation pour combattre le réalisme impénitent et alors qu'il se décide à mettre sous les yeux en B un nouvel argument en faveur de l'idéalité (le caractère purement relationnel de tout ce que nous connaissons dans l'espace et le temps), fait paradoxal, lui aussi.

B. La relativité du mouvement

Kant n'aurait-il pas dû exposer l'argument phoronomique de la relativité du mouvement ? Mais il y a, ici, une objection préjudicielle à examiner : à bien y regarder, n'en fait-il pas état dans la deuxième des remarques générales du § 8 de l'*Esthétique* ? Nous ne le croyons pas : la thèse de la nature relationnelle de tout ce qui est donné à l'intuition externe autant qu'interne sur laquelle s'ouvre cette remarque ne se confond pas avec celle de la relativité du mouvement dans sa signification phoronomique, savoir celle de l'arbitraire du choix du système de référence :

« Ainsi, tout mouvement qui est objet de l'expérience est seulement relatif. L'espace où il est perçu est un espace relatif qui lui-même se meut à son tour, et peut-être suivant une direction contraire, dans un espace plus étendu ; par suite, la matière, en mouvement par rapport au premier espace, peut être dite en repos par rapport au second : ces modifications du concept des mouvements se poursuivent à l'infini, à mesure que change l'espace relatif »⁴⁷

Nous ne pouvons suivre Cl. Debru dans son interprétation de l'allusion faite aux changements de lieu, parmi une multitude d'autres rapports spatiaux, dans la première partie de la deuxième remarque générale, lequel écrit :

⁴⁷. *Principes*, Ak.IV, 481 ; Pl. II, 379.

« Une telle formulation lie très fortement l'énoncé de l'idéalisme transcendantal et celui de la révolution copernicienne. Le rapport d'un objet au sujet, c'est cette médiation qui seule permet de comprendre le rapport des objets. L'espace des situations relatives n'a de sens que si le sujet s'y insère lui-même, et cette insertion est le seul principe possible d'objectivité »⁴⁸.

Nous répondons donc négativement à la question de la présence, même latente, de toute considération de la *relativité* du mouvement dans l'*Esthétique*. Reste, dans ces conditions, à se demander s'il y a là une lacune, si son absence de l'*Esthétique* a pour effet d'*interdire de comprendre pleinement pourquoi l'espace n'est pas un absolu dans les choses*, comme le soutient J. Vuillemin. La véritable démonstration de la thèse de l'*Esthétique* ne peut être apportée, en effet, dit-il, que dans la phronomie :

« C'est le principe de la phronomie qui fournit la véritable démonstration de l'Esthétique transcendantale [...]. Finalement, c'est la relativité du mouvement qui rend transcendantale nécessaire la subjectivité de l'espace [...] Dès lors que l'Esthétique ne développait pas le thème de la relativité de l'espace, puisqu'elle ne retenait pas à partir du choc empirique le fait du mouvement, il devenait à peu près impossible de comprendre, au niveau des démonstrations de cette partie de la *Critique*, ce que Kant entendait lorsqu'il déclarait que l'espace n'est pas un absolu dans les choses »⁴⁹.

Le problème est ici de savoir si l'on doit identifier l'espace forme de l'intuition dont il est question dans l'*Esthétique* et l'espace absolu dont parlent les *Premiers principes*. Leur identification nous paraît impossible : l'espace absolu n'est qu'un concept rationnel [*Vernunftbegriff*], rien de plus qu'une simple idée [*eine bloße Idee*]⁵⁰. Il est non la condition de la représentation de l'extériorité, mais une idée par laquelle je puis penser tous les mouvements comme relatifs ; *il n'est pas une condition de l'expérience*,

⁴⁸. DEBRU, *Analyse*, 146.

⁴⁹. VUILLEMIN, *Physique*, 59-60. DEBRU (*Analyse*, 145) voit dans l'observation que le mouvement consiste en un changement de lieu une allusion à la relativité du mouvement, telle que l'exposent les *Principes*.

⁵⁰. *Principes*, Ak.IV, 481-482 ; Pl. II, 379-380.

mais une condition de la représentation phoronomique de l'expérience ; il n'est pas nécessaire à la constitution de l'expérience comme telle, mais seulement à sa représentation par la science. Enfin, Kant n'invoque nulle part, à notre connaissance, la relativité du mouvement, c'est-à-dire l'arbitraire du cadre de référence du mouvement, pour nier que l'espace puisse concerner les choses en soi.

C. L'argument complémentaire de la deuxième remarque générale

La deuxième des remarques générales vise d'abord à combattre la croyance en la réalité transcendantale de l'espace et du temps, à apporter une confirmation à la théorie de l'idéalité du sens externe et du sens interne, en montrant qu'espace et temps, dans lesquels ne sont représentés que des rapports, ne font rien connaître des choses en soi. Kant y donne d'abord à méditer ce fait que *tout ce qui appartient à notre intuition, externe ou interne, ne livre jamais que des rapports*. Cela est manifeste des « sens externes » : dans l'intuition externe sont représentés des rapports de lieu, de mouvements, de forces ; ne sont jamais donnés que des rapports entre des termes, jamais des termes en eux-mêmes. De simples rapports ne font jamais connaître une chose en soi. D'où Kant conclut que le sens externe ne peut représenter que le rapport de l'objet au sujet.

L'argument ne figure pas dans l'*Esthétique* en 1781, mais il n'est pas absent, pour autant, de la *Critique* puisqu'il figure dans l'appendice à l'*Analytique*, dans le chapitre sur l'*amphibologie des concepts de réflexion* : l'argument dont s'y sert Kant pour manifester que l'espace, et par conséquent les phénomènes qui s'y trouvent, ressortissent à la sensibilité et non à l'entendement, est que les déterminations phénoménales ne sont que de purs rapports et que l'espace lui-même n'est qu'un ensemble de pures relations.

En quoi cela prouve-t-il que dans l'intuition nous n'avons pas affaire à une chose en soi ? Est-ce parce qu'une chose en soi ne saurait consister en rapports ou comporter de rapports ? Mais comment pourrions-nous savoir ce qui convient ou non à une chose en soi ? Kant veut-il montrer que dans l'intuition rien n'est donné,

rien qu'un jeu de rapports ? La perplexité des exégètes de Kant est grande devant cet argument et la tentation est forte de suspecter un paralogisme ou d'y voir à tout le moins un passage plus leibnizien que critique ; bien des interprètes récents lui adressent encore les plus sévères reproches ⁵¹.

Kant ne commet pas de paralogisme. L'argument serait certes critiquable s'il prétendait conclure apodictiquement du caractère strictement *relationnel* de notre connaissance à sa *relativité* au sujet, mais on peut le comprendre autrement. C'est pour Kant, pensons-nous, un fait essentiellement *paradoxal* que les objets de l'intuition externe se résolvent en pures relations. De même que, dans les *Prolegomènes*, le paradoxe des objets symétriques est invoqué comme un fait sur lequel ceux qui ne peuvent encore se défaire de l'idée que l'espace et le temps sont des conditions réelles et non des conditions sensibles « devraient exercer leur perspicacité », *de même le fait que tous les objets de l'intuition externe consistent en de simples rapports devrait-il servir à la confirmation de la doctrine de l'idéalité du sens externe*. Cette doctrine a l'avantage de rendre compte de faits paradoxaux. On peut se servir avantageusement de cette remarque. Le fait que dans l'intuition sensible ne soient représentés que de simples rapports, que toutes les choses qui y sont représentées soient des *nexus* de rapports, etc., et qu'on n'y atteigne jamais des termes ultimes, ne s'explique pas si l'intuition sensible est une « intuition intellectuelle » de la chose elle-même. *La doctrine de l'idéalité du sens externe procure une intelligibilité à ce paradoxe* : il disparaît si l'on

⁵¹. LIEBRUCKS (*Sprache*, IV, 406-407) objecte que les relations données par le sens externe ne peuvent être considérées comme relatives à une substance que pour autant qu'il s'agit d'objets phénoménaux ; la distinction entre l'absolu et le relatif ne peut être faite que dans le domaine des phénomènes et ne peut donc servir à distinguer entre la chose en soi et le phénomène. — « Pour que le fait que l'espace ne contienne que des rapports puisse prouver à lui seul son idéalité, il faudrait admettre que les choses en soi, en général, ne peuvent entrer dans aucun rapport, ce qui rendrait absurde tout l'argument, car elles ne pourraient alors entrer dans un rapport avec le sujet, et l'espace ne serait pas un phénomène, mais une fiction ». HOSSFELDER, *Konstitutions-theorie*, 61-62. — « Si une chose en soi n'est pas connue par de simples rapports [...], cela seul ne conduit à l'idéalité des représentations de rapports que parce que l'on confond le sens du terme "en soi" dans la théorie de la connaissance et son sens ontologique (le "pour soi" et "l'en-soi"), c'est-à-dire parce que l'on pratique une subreption du langage » BAUMANN, « Anschauung », 112-113.

considère que les objets externes ne sont pas les choses telles qu'elles sont en soi, mais seulement des objets de la sensibilité. Kant ne confond pas ici « l'intérieur » du phénomène avec la chose en soi, le phénomène *für* ou *in sich selbst* avec la chose *an sich selbst*, comme l'en accuse Baumanns ; mais le fait qu'il n'y ait rien d' « intérieur » dans ce qui est représenté dans l'espace, trouve toute son intelligibilité dans la doctrine de l'idéalité des objets du sens externe. Le paradoxe n'est tel que dans la conception qui tient les objets du sens externe pour des représentations des choses en soi. *Si le sens externe représente bien les choses en elles-mêmes, comment comprendre que nous ne représentions dans l'intuition externe jamais que des rapports, dans lesquels rien ne soit jamais donné en lui-même ?*

L'absence d' « intériorité » de la chose phénoménale *fait présumer* sa stricte phénoménalité⁵². Que Kant ne tienne pas cette observation pour une véritable *preuve* de l'idéalité de l'objet du sens externe, les formules utilisées le montrent : *à l'appui de cette théorie, on peut [kann] se servir avantageusement de l'importante remarque suivante ; de simples rapports ne faisant pas connaître une chose en soi, on peut bien juger [es ist also zu urteilen]...* Il s'agit plutôt d'une observation destinée à ébranler la croyance que nous avons affaire dans l'expérience à une chose en soi ; c'est ce que montre l'objection adressée à Mendelssohn dans les remarques ajoutées par Kant à l'écrit de Jakob, source immédiate du passage⁵³.

Dans l'espace, nous ne nous représentons pas la chose en soi, tout bonnement parce que nous ne nous y représentons pas de chose, mais rien que des rapports, parce que les choses s'y dissolvent

⁵² Le sens externe ne procurant que des rapports, *il est à présumer* que ce qu'il nous donne n'est précisément en soi rien de réel, mais rien qu'un phénomène produit par le rapport d'un objet inconnu à notre sujet, donc un rapport ; *il est à présumer* que les phénomènes n'existent pas en eux-mêmes, mais seulement par rapport au sujet, en tant qu'il a des sens. VAHINGER, II, 475.

⁵³ « Puis-je croire connaître une chose *telle qu'elle est*, si je ne sais rien d'elle sinon qu'elle se trouve dans des rapports extérieurs [...]. Puis-je alors dire que j'ai un concept de la chose en soi ? » *Bemerkungen über Jakobs Prüfung*, Ak.VIII, 153-154. Il y a évidemment un étroit rapport entre cette remarque et le présent passage qui en précède de peu la rédaction, puisqu'il date de 1786, mais l'idée n'est pas nouvelle. Le chapitre de *l'amphibologie* en est la véritable origine : ne sont nouveaux, en 1787, que le fait de l'insertion dans l'*Esthétique* et la fonction argumentative qui lui est dévolue.

en rapports. Rien de substantiel n'apparaissant dans l'espace, il est à penser que l'espace n'est rien de l'objet (quelque chose qui se trouve dans l'objet en soi et lui appartient en propre), mais seulement quelque chose du sujet (rien que le rapport de l'objet au sujet)⁵⁴. Ce qui, rapporté à des choses en soi, est déconcertant, devient normal si l'on n'a affaire à qu'un rapport de quelque chose aux sens⁵⁵.

V. Le problème de la complétude de l'exposition des formes de la sensibilité

On assiste à une exposition de l'espace, suivie d'une exposition du temps. Mais un discours comparable ne pourrait-il pas être tenu d'autres représentations ? L'espace et le temps sont-ils, par nature, les seules intuitions *a priori* possibles ? Sont-ils les seuls à remplir les quatre ou cinq conditions énoncées ?

Le dernier alinéa du § 7 assure que l'*Esthétique* ne peut contenir que deux éléments : espace et temps. Une véritable démonstration de la complétude de l'*Esthétique* eût exigé un examen de certains concepts dont on pourrait se demander s'ils n'appartiendraient pas à la sensibilité. Kant se borne à écarter que certains concepts sensibles, ceux de mouvement et de changement, dont il est admis qu'ils sont bien à mettre au nombre des concepts de la sensibilité, fassent partie de ses *data a priori*. Il s'avère donc que l'*Esthétique transcendante* doit être redéfinie : elle n'est pas exactement la science des principes *a priori* de la sensibilité, mais *celle de ses principes purs, elle est la science des concepts sensibles originaires*.

La façon dont Kant procède dans la détermination des *data a priori* de la sensibilité contraste, sinon avec sa façon *effective* de procéder à l'endroit des éléments de la connaissance pure de l'entendement, du moins avec les exigences méthodologiques qu'il pose préalablement à son analytique des concepts. C'est, en effet, sur cinq réquisits que s'ouvre l'*Analytique transcendante* : il faut tout

⁵⁴. Cette considération ne permet d'atteindre qu'une idéalité empirique de l'espace. Il n'y a aucune raison, à s'appuyer sur ce fait, pour voir dans l'espace *une forme dans laquelle les objets doivent être déterminés*.

⁵⁵. Cf. *KdV*, A 285 / B 341 ; Ak. III, 229 ; TP, 245-246.

d'abord faire attention à n'avoir affaire qu'à des concepts purs ; il faut s'assurer qu'ils appartiennent à la pensée et à l'entendement et non à l'intuition et la sensibilité ; il faut s'assurer qu'on a bien affaire à des concepts élémentaires ; il faut en dresser une table complète ; enfin, comme on ne peut être certain que cette table est complète que si elle n'est pas un « agrégat effectué par de simples tâtonnements », il faut un fil conducteur pour assurer « leur cohésion en un système »⁵⁶. On voit, aux précautions jugées nécessaires pour déterminer les éléments de la connaissance pure de l'entendement, que cette dernière pose certainement plus de problèmes à Kant que la détermination des « concepts » purs de la sensibilité. Comme l'écrit Erdmann à propos de cet alinéa, précisément :

« Qu'espace et temps soient les deux uniques formes de la sensibilité et que leur rapport soit suffisamment déterminé par le rapport du sens externe et du sens interne, Kant n'en a rendu compte qu'incidemment et d'une manière qui montre qu'il n'y avait là pour lui plus de problème. Le nombre comme la liaison des concepts purs de l'entendement demandait par contre un examen approfondi »⁵⁷.

Kant invoque pour preuve que l'*Esthétique* ne peut contenir que ces deux éléments (l'espace et le temps) que *tous les autres concepts appartenant à la sensibilité supposent quelque chose d'empirique* ; chose surprenante, car, si l'on admet que ces concepts sensibles que sont mouvement et changement ne font pas partie des *data a priori de la sensibilité*, il n'en résulte évidemment pas qu'on a prouvé qu'espace et temps sont les *seuls* concepts sensibles originaires, que les formes *a priori* de la sensibilité soient au nombre de deux seulement. Kant procède, d'autre part, pour ainsi dire, apagogiquement ; les deux seuls concepts dont on pourrait envisager qu'ils figurent au nombre des « concepts » *a priori* de la sensibilité sont écartés parce qu'ils comportent quelque chose d'empirique. Deux objections viennent à l'esprit : que d'autres éléments aient pu être à tort rapportés à l'entendement, que d'autres concepts sensibles soient purs.

⁵⁶. *KdrV*, A 64 / B 89 ; Ak.III, 83 ; TP, 85.

⁵⁷. ERDMANN (*Kritiz.*, 22). Cf. VLEESCHAUWER (*Déduction*, II, 123-124).

Les raisons avancées pour écarter le mouvement et le changement ne visent pas à établir qu'ils ne relèvent pas de la sensibilité, pour la raison qu'ils seraient des concepts intellectuels ou qu'ils comporteraient quelque chose d'intellectuel⁵⁸, mais qu'ils ne font pas partie des *data a priori de la sensibilité*. Kant aurait dû, à tout le moins pu, faire valoir que l'*Esthétique* ne considère que les concepts fondamentaux de la sensibilité, ceux qui n'en présupposent aucun autre : il est évident, de ce point de vue, que *le mouvement et l'espace ne sont pas au même niveau transcendantal, l'espace est le présupposé du mouvement et non réciproquement*⁵⁹. De même, pour le changement : le temps ne comporte pas en lui-même le changement, il est la condition du changement ; en lui s'écoule l'existence de ce qui est muable⁶⁰. « La mutabilité ne touche que certaines déterminations des phénomènes, que seule l'expérience peut apprendre »⁶¹. Changement et mouvement sont des concepts dérivés⁶². C'est, en fait, une raison fondamentale qui fonde l'exclusion du mouvement et du changement d'une *Esthétique transcendantale* : ils appartiennent aux *phénomènes réels et non pas à la simple forme sensible*⁶³. Il faut observer que si le mouvement d'un élément mobile dans l'espace est rejeté hors de la géométrie dans la cinématique, un important amendement est à apporter. Pour répondre à l'objection de Schütz⁶⁴, Kant lui-même dut bien convenir dans la seconde édition de la *Cri-*

⁵⁸. Kant aurait aussi pu faire valoir que le concept de mouvement comporte aussi quelque chose d'intellectuel (le concept de substance), cf. R 4648, Ak.XVII, 624-625 et R 4652, Ak.XVII, 626.

⁵⁹. La distinction de l'espace et du mouvement ne tient pas tant au caractère empirique du mouvement qu'au concept de présupposé en général. Il faut certes présupposer l'espace pour le mouvement, mais pas réciproquement. Le concept du mouvement ne peut jamais être représenté purement, librement de tout élément empirique. (cf. HEINTEL, « Stellung », 107).

⁶⁰. Cf. *KdV*, A 144 / B 183 ; Ak.III, 137 ; TP, 154 & B 225 ; Ak.III, 162 ; TP, 178.

⁶¹. Cf. *KdV*, A 171 / B 213 ; Ak.III, 155 ; TP, 171.

⁶². Cf. *KdV*, A 82 / B 108 ; Ak.III, 94 ; TP, 95.

⁶³. Cf. R 4648, Ak.XVII, 624-625.

⁶⁴. SCHÜTZ (*ALZ*, III, 43) soulève la difficulté que si tout mouvement comporte quelque chose d'empirique, la mathématique ne peut être entièrement *a priori* puisqu'elle construit des figures.

tique qu'outre le mouvement comme *mouvement d'un mobile* qui ne peut être connu qu'*a posteriori*, il y a un *mouvement comme acte du sujet*, qui est acte pur : nous ne pouvons nous représenter une ligne ou un cercle qu'en le traçant par la pensée ; nous ne pouvons nous représenter le temps qu'en décrivant une ligne.

« La description d'un espace est un acte pur de la synthèse successive du divers dans l'intuition externe en général par l'imagination productrice. »⁶⁵.

L'objection selon laquelle la thèse qui déclare que le mouvement *suppose quelque chose d'empirique* serait incompatible avec celle de l'exposition transcendantale qui enseigne qu'il en existe une *science a priori* a souvent été faite, notamment par Vaihinger⁶⁶. Cette thèse exclut en fait, non une *science a priori* du mouvement, mais *toute science pure*. Il peut y avoir une science *a priori* du mouvement comme il y a une science *a priori* de la matière bien que celle-ci soit donnée *a posteriori*. Ce qui fait d'une connaissance qu'elle est une science, c'est la part d'*a priori* qu'elle comporte⁶⁷. La thèse du présent passage interdit seulement que l'on voie dans l'*allgemeine Bewegungslehre* une science *pure*, à l'instar de la géométrie, puisqu'une partie de ses concepts est empruntée à l'expérience, non qu'on soit condamné à la tenir pour une science *empirique* : la connaissance que nous avons des lois du mouvement est *a priori* ; les principes par quoi nous pensons les changements sont des jugements synthétiques *a priori*, par exemple que : « Dans toute communication de mouvement l'action et la réaction doivent toujours être égales l'une à l'autre », que « dans tous les changements du monde corporel la quantité de matière reste la même »⁶⁸. L'objection vient ici de ce que l'on confond *pur* et *a priori*, or toutes les connaissances *a priori* ne sont pas des connaissances pures ; une connaissance est dite *a priori* du point de vue de son *origine*,

⁶⁵. *KdrV*, B 155 note ; Ak.III, 122 ; TP, 133.

⁶⁶. VAHINGER, II, 437-438, note.

⁶⁷. *Principes*, Préface, Ak.IV, 470 ; Pl. II, 367.

⁶⁸. Cf. *KdrV*, B 17 ; Ak.III, 38 ; TP, 42.

pure du point de vue de sa *composition* ⁶⁹. Les *Premiers principes* mettent les choses au point. Le mouvement est un concept qui, pour n'être pas *a priori*, est susceptible d'une connaissance *a priori* :

« Pour terminer, j'ajouterai cette remarque : comme la mobilité d'un objet dans l'espace ne peut être connue *a priori* et sans que l'expérience nous l'ait enseignée, je n'ai pu, dans la *Critique de la raison pure*, compter la mobilité parmi les concepts purs de l'entendement ; parce qu'il est empirique, ce concept ne peut trouver place que dans une science de la nature, dans cette métaphysique appliquée qui traite d'un concept donné par l'expérience, mais en traite d'après des principes *a priori* » ⁷⁰.

Le reproche adressé à l'*Esthétique* de ne pas comporter de preuve de sa complétude provient de lecteurs ⁷¹ qui se demandent s'il ne faut pas placer au nombre des *data a priori* de la sensibilité toute une série de concepts dont Kant a fait soit des concepts de l'entendement, soit des concepts empiriques — notamment des concepts comme ceux de substance, de causalité, de force, de mouvement, ou de nombre. Nous ne pouvons entrer dans ce débat ⁷². L'objection se nourrit aussi du fait regrettable que Kant n'a pas fourni d'indication sur la façon dont il a obtenu la liste des formes de la sensibilité. L'*Esthétique* n'est, en effet, pas une investigation, mais l'exposé d'un résultat. De même que la sensibilité se trouve prise *déjà* isolée de l'entendement dans l'*Esthétique*, les éléments de la sensibilité pure s'y trouvent *déjà* inventoriés. On n'assiste pas à l'investigation qui les atteint. Nous apprenons qu'il y a deux formes pures de l'intuition. La question de l'exhaustivité de son inventaire se trouve alors en droit posée. On n'y assiste pas à un travail d'isolation de la sensibilité. Elle est d'entrée de jeu prise à part de l'entendement ; on n'y discute pas de la question de savoir si tel élément de la connaissance en relève ou non. Le départ entre sensi-

⁶⁹. Cf. HOLZHEY, *Erfahrungsbegriff*, 206 sq.

⁷⁰. *Principes*, Ak.IV, 482 ; tr. De Gandt, Pl. II, 380.

⁷¹. Trendelenburg, Lange, von Hartmann, Wundt, etc.

⁷². Kant mentionne plusieurs fois dans le *Nachlaß* le nombre et la force ; cf. R 5326, Ak.XVII, 153.

bilité et entendement n'apparaît jamais, dans l'*Esthétique* comme dans le restant de la *Critique*, comme un problème. Si l'on considère que des modes de la sensibilité pure ont pu être pris pour des catégories de l'entendement, que l'histoire de la topique transcendante avant Kant est l'histoire d'une confusion, si l'on considère que Kant lui-même a longtemps été incertain de ce qui ressortissait à la sensibilité et à l'entendement⁷³ et que, dans la *Dissertation*, il attribue encore à la sensibilité ce qu'il restituera à l'entendement dans la *Critique*⁷⁴, il n'aurait pas été inutile que le long travail effectué pour isoler la sensibilité pure soit au moins évoqué. Cette opération qui n'a pas été simple, en réalité, est ici présentée comme si elle était la chose du monde la plus aisée à réaliser.

⁷³. Cf. *Prol.*, § 39 et R 4652, Ak.XVII, 626.

⁷⁴. La *Dissertation* confond la forme pure de l'intuition et les concepts par lesquels l'entendement synthétise le divers.